

Le cri cathartique d'Elisabeth Woronoff

Expérience troublante, « Skrik » vous immerge dans le cerveau d'une femme alors que resurgit le souvenir du viol dont elle fut victime enfant. À Charleroi (Ancre) puis Bruxelles (Théâtre National).

Skrrik, c'est le titre original, en norvégien, du *Cri*, célèbre tableau d'Edvard Munch. Il y a dans ce son – Skrik – comme dans le tableau du peintre d'ailleurs, quelque chose de distordu, de glaçant, comme un os qui craque. Plus qu'un bruit, c'est un éclat, proche de la porcelaine qui se brise. Une résonance fracturée qui colle parfaitement à la pièce d'Elisabeth Woronoff, *Skrik*, et ses 60 minutes d'expérience éminemment sensorielle (visuelle mais aussi sonore et atmosphérique) qui vous immerge dans le cerveau d'une femme qui a vécu l'inceste et recouvre la mémoire avant de tenter de reconstruire son identité.

Elisabeth Woronoff commence par nous accueillir en bord de scène pour quelques explications introductives, notamment sur Munch, et l'expérience qui l'a conduit à dessiner son fameux *Cri*. C'est en se promenant sur un sentier avec des amis que l'artiste fut frappé par le soleil couchant : « *Tout d'un coup le ciel devint rouge sang (...). Il y avait du sang et des langues de feu au-dessus du fjord bleu-noir de la ville – mes amis continuèrent, et j'y restai, tremblant d'anxiété – je sentais un cri infini qui passait à travers l'univers et qui déchirait la nature.* » Le sang, le rouge, le feu, le tremblement, l'angoisse traverseront aussi ce spectacle, en forme de cri cathartique poussé par une femme victime, enfant, de viol. Pendant des années, elle a oublié ce qu'elle a vécu mais, ce soir, en notre compagnie, elle fait resurgir cette mémoire traumatique.

CAUCHEMAR ÉVEILLÉ

Sur scène, Elisabeth Woronoff est accompagnée de cinq comédiens, professionnels ou non,



Immersion dans le cerveau d'une femme qui a vécu l'inceste. © KURT VAN DER ELST

venus de Norvège, d'Italie, de France ou de Belgique. Dans cette histoire, ils seront le père, la tante, l'oncle (incestueux), la fille ou encore le double de la fille, qui recompose devant nous tous les éléments du souvenir qui refait surface. « *Cette pièce, explique l'autrice et metteuse en scène, c'est le cri d'une femme qui se souvient du passé, le dépasse et change son futur pour le libérer.* » Dans un geste presque cérémonial, elle déplie les habits (rouge sang) – une robe, une veste – qui couvriront la victime. Peut alors commencer ce qui ressemble à un rite où exorciser son histoire. Ou plutôt une sorte de cauchemar éveillé, où tout semble déformé par les contours du rêve. Impressionnante, la scénographie d'Enrico Bagnoli habille cet étrange onirisme d'une implacable froideur. Des plaques de métal font tinter une atmosphère glaciale sur le plateau tandis qu'un mur de cuisine en inox et de lourdes chaises métalliques semblent littéralement cerner puis écraser la petite fille bientôt piégée.

Même les ustensiles de cuisine semblent toujours trop hauts, ou trop pesants, évoquant par ce simple stratagème scénographique comment la victime se sent toute petite et impuissante dans ce souvenir d'enfance.

D'AVEUGLES ADULTES

Immergé par bribes dans ces souvenirs, le public vit en apnée, passant d'un tableau malaisant à un autre. Une fête d'anniversaire qui déraile quand, autour du cou, pour se protéger des taches de chocolat, ce n'est pas une serviette qui apparaît mais le slip d'un homme. La taille démesurée d'un aspirateur, élément clé au moment où sera commis l'innommable. La voix de la tante, atone mais amplifiée par le micro, quand elle cajole sa nièce, sur ses genoux, pour lui dire qu'elle l'aime mais que, surtout, il faut ne pas pleurer et ne rien dire. Créant une atmosphère à la fois étrange et oppressante, Elisabeth Woronoff parvient à glisser tant d'allusions dans les interstices de sa mise en scène, allusions à la violence, au

non-dit, à la douleur ou à la honte. À l'image de ce *Roi des Aulnes* – poème de Goethe sur un père qui ne sut sauver son fils – qui revient comme un mantra, métaphore de l'effroyable et coupable aveuglement des adultes.

SURVIVANCE ET RÉSILIENCE

Par le chant, le théâtre ou les arts plastiques, *Skrik* ouvre une fenêtre singulière, erratique et puissante, sur l'inceste, ses mécanismes de dissociation et d'oubli, ou encore sa difficile reconnaissance par la justice. Même si la fin s'avère maladroite et plate, car elle manque de cette salutaire distance à l'œuvre dans le reste de la pièce, la démarche reste précieuse pour aborder une réalité qui reste largement taboue. Pour accompagner le spectacle, plusieurs rencontres sont d'ailleurs programmées : ce jeudi, le Théâtre de l'Ancre, à Charleroi, organise une soirée de rencontre avec la psychopédagogue Bruno Humbeeck sur le thème : Le bonheur, survivance et résilience. En mai, au Théâtre National, la rencontre portera sur l'inceste comme enjeu de santé publique pour, entre

Leçons de **résilience** au Festival Kicks ! à Charleroi



« J'abandonne une partie de moi que j'adapte. » © D.R.

On a beau l'appeler le pays noir, la région de Charleroi peut aussi montrer le chemin de la lumière. La preuve avec le festival Kicks ! / Regard(s) sur la jeunesse. Pour sa huitième édition, l'événement organisé par l'Ancre et dédié aux nouvelles générations a choisi de se déployer sous le signe du « Bonheur malgré tout ». Après deux ans d'une pandémie qui a particulièrement touché (et même parfois dévasté) les jeunes, le festival a donc la bonne idée d'axer sa programmation de théâtre et de danse sur le pouvoir de résilience.

C'est d'abord Justine Lequette qui inaugure ces trois semaines de résistance avec le fabuleux *J'abandonne une partie de moi que j'adapte*, une pièce poétique et politique pour questionner ce qui nous rend heureux. Auréolé il y a quelques années par les prix de la Critique, le spectacle s'inspire de *Chronique d'un été*, film d'Edgar Morin et Jean Rouch tourné en 1960 pour composer une sorte de tableau ethnologique de notre humanité. Que voulaient dire le bonheur, la vie, le travail ou les utopies pour les jeunes Parisiens d'alors ? Qu'est-ce qui motivait l'existence

de ces ouvriers, cadres moyens, immigrés ou simples passants dans la rue ? Et, par contraste, de quoi rêvent les jeunes d'aujourd'hui ? Est-ce que le bonheur, c'est d'avoir trois voitures ? Est-ce que le bonheur, c'est de se lever le matin pour se rendre dans des open space et ne jamais voir sa famille ? Ou bien, le bonheur n'impliquerait-il pas tout simplement de faire un pas de côté ? Sans apporter de réponses définitives, cette merveilleuse pièce chorale questionne les valeurs qui guident le monde, à travers les époques.

FUREUR DE VIVRE

Parler de bonheur avec les jeunes, c'est aussi et avant tout comprendre leur malaise, opération que mène admirablement Paola Pisciotto dans *Extrême / Malecane*. Pendant trois ans, Paola Pisciotto a rencontré des jeunes en Italie, en France, en Grèce et en Belgique pour tenter de comprendre ce qui pousse de plus en plus d'entre eux vers l'extrême droite. De cette plongée documentaire, elle

tire un spectacle puissant. Méconnaissance de l'histoire, racisme décomplexé dans les discours de Trump, effet démultiplicateur des réseaux sociaux : le spectacle identifie quelques-uns des leviers complexes de cette banalisation des populismes. *Extrême / Malecane* ne capture pas une jeunesse maléfique, mais simplement des êtres qui se cherchent. Des tourments intemporels d'un *Hamlet* (mis en scène par Emmanuel Dekoninck) au parcours d'un transfuge de classe d'aujourd'hui (*En finir avec Eddy Bellegueule* d'après Edouard Louis, mise en scène de Jessica Gazon), d'une histoire bouleversante d'exil (*Going Home* de Vincent Hennebicq) au rêve d'une vie libérée du capitalisme (*Points de rupture* de Françoise Bloch), en passant par la reconstruction d'une femme victime d'inceste (*Skrik*, lire ci-contre), le festival Kicks ! célèbre surtout l'insurrection, avec de réjouissants à-côtés (scènes ouvertes, débats, conférence sur la tyrannie du bonheur et autres rencontres) pour titiller cette fureur de vivre qui sommeille en chacun de nous, jeunes ou moins jeunes.

C.Ma.

autres, donner des outils aux victimes et à leur entourage et leur permettre d'accéder à la reconstruction. Que ce soit en littérature avec *La familia Grande* de Camille Kouchner et *Le Consentement* de Vanessa Springora, ou en théâtre avec *Skrik* mais aussi *Les Chatouilles* d'Andrea Bescond, la culture semble plus que jamais décidée à libérer, petit à petit, la parole.

CATHERINE MAKEREEL

► Du 10 au 12/2 à l'Ancre, Charleroi.
Dans le cadre du Festival Kicks. Du 5 au 14/5 au Théâtre National, Bruxelles.

LES GOGUETTES
GLOBALEMENT D'ACCORD
9 / 2 / 2022
humour musical

LES EMOTIFS ANONYMES
PHILIPPE BLASBAND & JEAN-PIERRE AMERIS
17 / 2 / 2022
théâtre

DOLTO LORSQUE FRANCOISE PARAIT
ERIC BU
25 / 2 / 2022
succès parisien